



## REPRESENTATIONS ET ENJEUX DE L'AMOUR RECIPROQUE DANS L'HEPTAMERON DE MARGUERITE DE NAVARRE

Gautier AMIEL (Sorbonne Université)

*J'ay longuement senty dedans mon cueur  
L'amour que à vous j'ay porté si tresforte,  
Si treshonneste et tant pleyne d'honneur,  
Que oncques nul cueur n'en sentist de la sorte.  
Mais maintenant qui tant me reconforte,  
Bien que je sens mon affection vifve,  
La vostre y est si grande et si naifve,  
Que le sentir, qui conferme ma foy,  
Se ceste amour est à vous ou à moy.  
Marguerite de Navarre<sup>1</sup>*

Proposer un travail sur l'amour *réciroque*, à la différence d'une étude qui s'attarderait plus globalement sur l'amour ou sur le sentiment amoureux, nous permet d'envisager celui-ci dans sa réalisation interpersonnelle<sup>2</sup>. Notre étude se placera donc toujours d'abord à hauteur de personnages afin d'analyser ce que les amants de *l'Heptaméron* partagent, ont en partage ou croient partager, à hauteur de ce lien singulier qui, parce qu'il existe dans une dynamique d'échange équivalent, unit deux personnes dans l'amour. Idéalement, cet amour ne doit pas devenir l'objet d'une relation marchande. Les sentiments, et plus particulièrement le sentiment amoureux lorsqu'il est pensé dans une forme de réciprocité, n'est pas un « objet » susceptible d'être acheté ou échangé contre un autre bien. L'amour réciroque pourrait alors se définir paradoxalement comme l'échange d'un sentiment contre un sentiment identique<sup>3</sup>, échange qui

<sup>1</sup> Marguerite de Navarre, « Amour 13 », *Œuvres complètes, Tome VIII, Chrétiens et mondains, poèmes épars*, édition de Richard Cooper, dir. Nicole Cazauran, Paris, Honoré Champion, 2007, p.433.

<sup>2</sup> Ce motif de l'amour réciroque n'est pas sans évoquer la divinité antique d'Antéros telle qu'elle est présentée par l'auteur de langue grecque Thémistius dans sa septième oraison (voir, *The Private Orations of Themistius*, Robert J. Penella (trad.), Berkeley, University of California Press, 2000, pp. 132-33 (24.304d-305c). - Themistius n'ayant pas encore fait l'objet d'une édition moderne en langue française, nous renvoyons à cette édition anglaise), cependant, si ce motif de la réciprocité amoureuse est central dans la veine « antérotique » que portera cette divinité à la Renaissance, il n'est cependant pas suffisant, selon nous, pour parler d'« antérotisme » de l'œuvre de Marguerite de Navarre.

<sup>3</sup> Le modèle amoureux influencé par l'amour courtois comme par le pétrarquisme ou le néoplatonisme et chanté par les poètes, de Marot à Agrippa d'Aubigné, insiste bien sur le caractère exceptionnel et gratuit de l'amour. S'il s'agit de conquérir la dame (et même si cette entreprise est vouée à l'échec), il ne s'agit pas d'acheter ses sentiments. Le motif de la rétribution monétaire de l'amour s'éloigne de l'idéal qui nous intéresse. Voir par exemple : Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'Amour / Commentarium in convivium Platonis, De Amore*, Pierre Laurens (trad.) Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 46-47 où, à propos de l'amour réciroque il est dit : « Une telle restitution est absolument équitable, puisque l'un rend à l'autre et l'autre à l'un l'âme qu'il a reçue. Chacun des deux en aimant livre la sienne et, aimant en retour, avec la sienne rend l'âme d'autrui. » (« *Debita nimium hec restitutio est, quando his illi et ille huic reddit animam quam accepit. Uterque amando suam tradit et redamando per suam retituit alienam.* »). De même, l'idéal marotique de la « ferme amour », s'il n'est pas explicite sur ce point, semble, cependant aller dans le même sens d'une relation fondé uniquement sur la réciprocité des sentiments. Enfin, on peut également penser aux vers de Ronsard, plus



implique nécessairement deux parties libres (aucune contrainte ne doit peser sur l'une ou sur l'autre) et qui ne peut se charger d'une quelconque valeur sans quoi la relation, déséquilibrée, pourrait ne plus relever de l'union amoureuse<sup>4</sup>. L'amour réciproque apparaîtrait ainsi comme un échange « gratuit » qui vise, au sein du couple, une forme d'harmonie et de concorde fondées sur une entente sentimentale mutuelle. Cette première définition, idéale (ou peut-être idéaliste), nous permettra de nous concentrer sur les manifestations, les représentations et les enjeux d'un sentiment amoureux apparaissant dans certains passages du texte comme consenti et mutuellement partagé par les deux membres d'un couple<sup>5</sup>.

Ce choix d'analyse doit cependant se faire en ayant conscience de ce que pouvait être et de ce que pouvait représenter cette idée de réciprocité amoureuse à la Renaissance. S'il nous paraît aujourd'hui aller de soi qu'un couple soit formé par deux personnes dont les sentiments s'accordent, l'Ancien Régime, et la Renaissance en particulier, possèdent une vision de l'amour (conjugal) qui ne se construit pas sans contradictions ni tensions. S'il est difficile de faire une histoire des sensibilités qui ne soit pas biaisée par les formes de l'expression de cette sensibilité, on peut tout de même se faire une idée de la place que pouvait occuper l'amour dans la société et les débats dont il était le cœur. Dans son ouvrage sur le mariage et l'amour à la Renaissance, l'historien Maurice Daumas<sup>6</sup>, par une sorte de clair-obscur, nous permet de saisir, en partie au moins, les liens qui unissent sentiments amoureux et affaires conjugales au XVI<sup>e</sup> siècle. Le mariage est un sujet important de débats publics, un enjeu social ainsi qu'une réalité humaine intime. L'amour quant à lui, en matière d'affaires sociales du moins, ne constitue pas une règle qui commanderait à certains comportements. Les enjeux sociaux, patrimoniaux et économiques qui se jouent lors des mariages prennent le pas sur les sentiments amoureux des jeunes gens et ne laissent guère de place à l'expression de la volonté et des affections des futurs mariés.

L'expression littéraire et philosophique de l'amour, quant à elle, informée par cette réalité sociale comme par d'autres aspirations, n'est pas dénuée tensions, pour ne pas parler encore de contradictions. Lorsque les poètes chantent l'amour, de Marot aux derniers pétrarquistes, pour ce qui est du corpus en langue française, le modèle mis en avant est le plus souvent celui d'un amour impossible pour une dame inaccessible, parce qu'irréelle et idéalisée<sup>7</sup>. L'amour réciproque, bien qu'il soit chanté, ne s'impose pas comme le schéma principal de l'érotique renaissante et apparaît comme un élément complexe de la tradition

---

tardifs, qui insisteront sur cette forme d'échange : « Mais ce pendant vostre beauté ne pense / Que l'amitié d'amitié se recompense, / Et qu'un amour sans frere ne croist point. », *Premier Livre des Amours* (s. CXVIII), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade (T.1), p. 83-84 ; « Je veux aymer ardemment, / Aussi veus-je qu'egallement / On m'ayme d'une amour ardente », « Odelette à sa maîtresse », *Les Mélanges* (1555), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade (T.1), p. 1204

<sup>4</sup> Voir Érasme, *Le mariage chrétien ou traité dans lequel on apprend à ceux qui se veulent engager dans le mariage ou qui y sont déjà engagez les règles qu'ils doivent suivre pour s'y comporter d'une manière chrétienne*, Claude Bosc, Paris, François Babuty, 1714, p.193 et 197 où l'humaniste affirme que le mariage fait par intérêt pour l'argent ou quelques autres biens n'est pas un mariage d'amour.

<sup>5</sup> Ici encore, des vers de Ronsard nous semblent rendre compte de la dynamique que nous souhaiterions analyser : « Telle amour est pleine de passion, / Qui ne cognoist que la perfection / D'amour n'est rien qu'une amour mutuelle, / Qui se commence et se finist en elle. » (v. 51-54), « Autre cartel pour l'amour », *Les Mascarades, Combats et Cartels, faits à Paris au carnaval de Fontaine-bleau*, *Œuvres Complètes, op. cit.*, (T.2), p. 258.

<sup>6</sup> Maurice Daumas, *Le mariage amoureux, Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004

<sup>7</sup> Il faudrait évidemment préciser cette remarque. L'expression amoureuse, et érotique, ne correspondent pas toujours à cette rapide présentation (nous pensons entre autres à certains poèmes de Marot qui, dans *L'Adolescence Clémentine*, fait la promotion de la relation réciproque et charnelle ; ex. Rondeau IV, « Et pourquoi non ? Ce serait grand diffame, / Si vous perdiez jeunesse, bruit et fame / Sans ébranler drap, satin, et velours. / Pardonnez-moi si mes mots sont trop lourds / Je ne vous veux qu'apprendre votre gamme / A mon plaisir », *L'Adolescence Clémentine*, François Roudaut (éd.), Paris, Le Livre de poche, [2005] 2018, p.280). C'est cependant bien dans cette direction-ci que le modèle pétrarquiste (trionphant) invite les poètes de langue française à aller.



amoureuse<sup>8</sup>. Du côté de la production poétique néolatine, grandement influencée par les modèles élégiaques antiques, les amours malheureuses et impossibles cohabitent également avec l'expression de la réciprocité amoureuse. Au *dissidio* catullien et au motif de la « *domina dura* »<sup>9</sup> répond la production lyrique conjugale qui offre un modèle de relation amoureuse réciproque<sup>10</sup>.

Ces tensions, qui structurent presque la production poético-érotique du XVI<sup>e</sup> siècle, entretiennent des liens certains, variés et parfois embarrassés, avec certaines théories amoureuses, dont une des plus connues et lues à la Renaissance est celle de Marsile Ficin, avec son *Commentaire du Banquet de Platon*, disponible en français, dans la traduction Jean de la Haye dédié à Marguerite de Navarre, dès 1545<sup>11</sup>. À l'inverse d'un goût pour « les belles dames sans merci<sup>12</sup> », Ficin développe entre autre, en s'appuyant sur le texte de Platon, la pensée d'un amour réciproque<sup>13</sup> qui apparaît d'abord au chapitre 8 du deuxième discours, « Exhortation à l'Amour ; Amour simple et Amour réciproque<sup>14</sup> », où l'on peut lire : « C'est pourquoi, en stricte justice, quiconque est aimé doit aimer en retour. » (« *Quapropter iure ipso amare debet quisquis amat*.<sup>15</sup>»). De même, Érasme, dans son traité sur le mariage chrétien insiste sur la question de la réciprocité des sentiments<sup>16</sup>. Si sa réflexion s'éloigne de l'idéalisme<sup>17</sup> de Platon pour s'ancrer autant dans une certaine forme de pragmatisme (il s'agit de faire en sorte que les mariages soit l'espace d'une certaine concorde, d'un bonheur conjugal et non le lieu d'une aliénation des mariés ou du ressentiment) et une perspective christique<sup>18</sup>, le modèle de concorde, d'harmonie et de réciprocité sentimentale est érigé en objectif, voire en modèle à suivre pour les époux<sup>19</sup>.

<sup>8</sup> Cette remarque mériterait un développement plus long que nous ne pouvons envisager dans le cadre de cet article, mais il nous semble juste d'affirmer que l'économie générale du discours amoureux se voit singulièrement complexifiée lorsque l'on se penche sur cette question du motif de la réciprocité amoureuse. Nous tenterons d'en rendre compte dans de prochains travaux portant sur l'antérotisme dans la littérature amoureuse au XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>9</sup> Voir par exemple à ce propos l'article d'Alexander Smarius, « La Maîtresse, la Misère et le Mythe: l'étiologie de la *Dura Domina* dans deux Baisers de Jean Second », *Les Cahiers de l'Humanisme*, 2000, p. 69-75

<sup>10</sup> Nous renvoyons à ce sujet à l'ouvrage collectif *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, Perrine Galand-Willmen et John Nassichuk (dir.), Genève, Droz, 2011.

<sup>11</sup> Ce texte a cependant bien circulé avant cette traduction française sous différentes formes. Par ailleurs, nous ne nous attarderons pas sur les débats qui interrogent la manière dont Marguerite de Navarre a eu accès à la pensée de Ficin ou à d'autres théoriciens amoureux ici. Nous nous contentons simplement d'esquisser ce qui nous paraît être une tension fertile au sein même de l'idéologie amoureuse de la Renaissance et dont *l'Heptaméron* pourrait se faire l'écho. Pour ce qui est du rapport de Marguerite à Ficin nous renvoyons, entre autres, aux études suivantes qui seront mentionnées plus bas : Christine Martineau, « Le Platonisme de Marguerite de Navarre ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°4, 1976. p. 12-35 ; Abel Lefranc, « Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance (suite et fin) », *Bibliothèque de l'école des chartes*. 1898, tome 59, p. 712-757 ; Bruno Roger-Vasselin, « Marguerite de Navarre et le ficinisme dans *L'Heptaméron* : l'exemple de la Nouvelle 19 », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n°65, 2007. p. 93-110.

<sup>12</sup> Nous reprenons ici le titre du poème d'Alain Chartier publié en 1424.

<sup>13</sup> Paradoxe intéressant, Ficin est à la fois un penseur de la réciprocité amoureuse et une vulgarisateur de l'idéal néoplatonicien qui participe de l'idéalisation de l'aimée qui rendrait la relation amoureuse impossible.

<sup>14</sup> Pour plus de facilité quant au repérage des extraits, nous nous rapportons à l'édition moderne du texte et à sa traduction par Pierre Laurens : Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, *op. cit.*, p.42.

<sup>15</sup> Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, *op. cit.* p. 46-47.

<sup>16</sup> Érasme, *Le mariage chrétien op. cit.* Voir les chapitres VII (p.45), XII (p.88), XVII (p.142), XIX (p.151), XXII (p.191) et XXX (p.285).

<sup>17</sup> Nous entendons ce terme dans son acception étymologique, c'est-à-dire qui a un lien avec les « idées ».

<sup>18</sup> Érasme, *Le mariage chrétien, op. cit.*, p. 287.

<sup>19</sup> A ce propos, Jean-Claude Margolin résume la position tranchée d'Érasme en affirmant que l'humaniste « va très loin [...] pour affirmer haut et ferme que l'union conjugale doit essentiellement reposer sur la volonté libre des deux partenaires. », voir Érasme, *Éloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance* ; Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager (éd.), Paris, Robert Laffont, 1992, p. 274.



Ce modèle, ou plutôt ce motif de l'amour réciproque, en débat au cœur de différentes productions théoriques, romanesques et poétiques, apparaît donc bien comme un sujet disponible au moment où Marguerite de Navarre rédige son *Heptaméron*<sup>20</sup>. Il relèverait du contre-sens de faire de ce concept d'amour réciproque l'alpha et l'oméga de la question amoureuse de la Renaissance, mais on ne peut nier que, face à une expression presque doloriste de l'amour impossible, cette configuration du sentiment amoureux trouve quelques heureuses expressions au XVI<sup>e</sup> siècle.

En plus de ces modèles sociaux, littéraires et philosophiques qui mettent en forme une pensée amoureuse complexe, *l'Heptaméron* dispose d'une variété d'inspirations et d'intertextes littéraires et philosophico-théologiques autant médiévaux qu'humanistes. Cette veine médiévale tout comme l'importance des lectures de Marguerite de Navarre ou de ses échanges avec Briçonnet ont fait l'objet de travaux que nous ne reprendrons pas ici, mais qu'il est utile d'avoir à l'esprit lorsqu'il s'agira d'analyser le caractère troublant, voire même déconcertant, de l'amour réciproque dans le recueil de nouvelles.

Enfin, pour en terminer avec les prolégomènes à cette étude, il nous semble important de dire un mot, en amont, des critères qui nous ont permis de repérer les relations amoureuses réciproques. Pour certaines nouvelles, la chose est rendue facile par les déclarations d'amour concordantes des deux amants ou par l'usage de tournures qui indiquent, de manière indubitable, la réciprocité. Le verbe « s'entr'aymer »<sup>21</sup>, les tournures qui allient dans l'amour « l'un et l'autre » des amants, ou encore toutes les autres formes d'expressions qui marquent le rapprochement ou la similitude des sentiments des amants nous ont permis de constituer un corpus de situations où l'amour apparaissait dans le texte comme mutuel. À ces indices nous avons également ajouté le relevé des expressions « parfaite amour », « parfaite amitié » et « honnête amour », « honnête amitié » (et quelques-unes de leurs variantes) qui impliquent le plus souvent cet idéal de réciprocité. Ces expressions feront l'objet d'une analyse plus précise, mais les tenir comme des marqueurs possibles de l'expression, dans la bouche d'amants comme de certains devisants, de l'amour réciproque, nous a semblé intéressant à plusieurs égards. Il aurait été peu judicieux de ne pas accorder à ces expressions une attention particulière puisque les mots « amour » et « amitié » peuvent tous les deux signifier, en moyen français, à la fois le sentiment amoureux et le sentiment d'amitié. De plus, les adjectifs « parfait » ou « honnête » accolés à ces noms sont porteurs d'un sens singulier dont a rendu compte Ullrich Langer dans son article « *L'honneste amitié et le refus du désir dans la tradition morale latine* » :

Le terme de *parfaicte amitié* peut désigner, dans certains cas, un rapport intime avant le mariage ou hors du mariage ; c'est aussi le cas d'*honneste amitié* (voir l'exemple de *l'Heptaméron*), surtout lorsque les hommes utilisent le terme. Cependant le sens positif le plus fréquent est celui d'un "amour fondé sur le bonté morale" par opposition à l'amour exclusivement érotique et à l'amitié fondée sur un intérêt monétaire ou autre.<sup>22</sup>

Ces expressions renverraient donc bien (souvent) à une certaine pensée de la relation interpersonnelle amicale et amoureuse, fondée sur les qualités de l'amant ou de l'amante. Plus

<sup>20</sup> L'idéal de « ferme amour » marotique est de ce point de vue exemplaire, avec notamment la fin de son « Temple de Cupido ».

<sup>21</sup> Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, édition de Nicole Cazauran, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2000, p. 343 (Nouvelle 30). Sauf mention contraire, toutes nos références à l'œuvre seront prises dans l'édition au programme du concours des agrégations de lettres.

<sup>22</sup> Ullrich Langer, « *L'honneste amitié et le refus du désir dans la tradition morale latine* », in Ullrich Langer, Jean Miernowski (dir.), *Antéros, Actes du colloque de Madison (Wisconsin) mars 1994*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 100.



loin, après avoir analysé les sources antiques de ces formules, Ullrich Langer insiste sur le fait que cette manière de penser les relations personnelles encourage la réciprocité ou se fonde sur elle. Ainsi, selon lui, « [t]outes ces amitiés, fussent-elles motivées par le plaisir, l'utilité, ou l'excellence, manifestent une affection réciproque »<sup>23</sup>, ce à quoi s'ajoute une dimension antéroïque de ces rapports :

La tradition morale latine fournit ainsi une contrepartie à l'amour érotique, un ensemble conceptuel qui reproduit certains aspects de l'*Anteros* grec et anticipe de même certains aspects de l'*Anteros* chrétien spiritualisé. Cet autre amour peut exister entre les hommes, entre les hommes et les femmes, il est fondé sur la vertu, il est stable et durable, il encourage la réciprocité, c'est un amour de l'autre "pour lui-même".<sup>24</sup>

Ces expressions, même si leur sens varie en fonction du contexte<sup>25</sup> (nous le verrons et nous en rendrons compte quand cela semblera pertinent), nous auront permis de délimiter un corpus de nouvelles qui mettent en scène des formes de réciprocité du sentiment amoureux donnant lieu à une véritable variété de situations. C'est cette variété qu'il nous revient désormais d'analyser afin d'en saisir les enjeux pour la lecture de l'œuvre, et peut-être même un sens éclairant la conception que de Marguerite de Navarre a de l'amour.

## L'AMOUR RECIPROQUE : UN RESSORT NARRATIF ET LITTERAIRE EFFICACE

### De la matière pour les nouvelles

Les peintures de l'amour et les situations de réciprocité amoureuse sont nombreuses dans le recueil<sup>26</sup>. Cet élément narratif redondant sert en premier lieu à donner de l'épaisseur ou de l'intensité (le plus souvent tragique) à certains récits. C'est le cas, par exemple, de la nouvelle 9 où l'amour réciproque des amants se dévoile au moment de la mort du gentilhomme : « l'amour que la damoiselle avoit tousjours celée, se declara à l'heure si fort, que la mere et les serviteurs du mort eurent bien affaire à separer ceste union, mais à force osterent la vifve presque morte d'avec le mort<sup>27</sup> ». Cette scène, qui n'est pas sans faire penser à de futurs grands drames amoureux, souligne le pathétique et le tragique de la situation par l'usage du polyptote « morte/mort » qui suggère l'idée d'une union des amants après la mort ? . Cette alliance est cependant immédiatement contredite, comme l'indique l'adverbe « presque » qui marque une radicale altérité entre les deux amants et dénie la possibilité de leurs retrouvailles dans l'au-delà. La réciprocité amoureuse et son dévoilement anticipé auraient été, on le devine, un grand moment de bonheur pour les amants et la famille de la demoiselle, bonheur *in extremis* par la mort de l'amant.

Mais l'amour partagé n'est pas uniquement le moyen d'ajouter du drame aux histoires d'amour, c'est aussi un moyen efficace de rendre les histoires plus complexes, et donc souvent plus intéressantes pour des devisants et des lecteurs qu'il faut tenir en haleine. La lecture que

<sup>23</sup> *Id.*, p. 102.

<sup>24</sup> *Id.*, p. 106.

<sup>25</sup> Au sein de l'*Héptaméron*, chaque occurrence devra faire l'objet d'une attention particulière du lecteur qui doit prendre en compte la polysémie de ces termes. À n'en pas douter, certaines de ces occurrences ne renvoient pas à une conception amoureuse particulière, mais à la dimension évangélique de l'œuvre de Marguerite de Navarre, comme on pourra le comprendre à la lecture de l'ouvrage d'Isabelle Garnier *L'épithète et la connivence, Ecriture concertée chez les Evangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005.

<sup>26</sup> Pour en donner un compte exact nous avons identifié des signes de réciprocité des sentiments amoureux des amants dans les nouvelles 3, 4, 7, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 19, 20, 21, 30, 44 (version Gruget) et 50.

<sup>27</sup> *Heptaméron*, *op. cit.* p. 119.



Stephan Geonget<sup>28</sup> propose de l'histoire de Florinde est, de ce point de vue, exemplaire. En offrant une lecture de la nouvelle 10 fondée sur des éléments précis de traités théologiques dont Marguerite de Navarre avait sans doute connaissance (directement ou indirectement), il rend compte du difficile problème moral auquel l'héroïne doit faire face. Amoureuse d'Amadour, Florinde se marie pourtant avec l'Infant Fortuné. La relation qu'elle entretient avec Amadour la place ainsi dans un cas de « perplexité<sup>29</sup> ». En effet si les intentions d'Amadour sont présentées, surtout par lui-même, comme louables (il incarnerait en quelque sorte un *parfait amant*), le texte laisse penser que ses réelles motivations le sont moins<sup>30</sup>. Le dilemme de Florinde se résume donc à une question : comment se comporter à l'égard d'Amadour ? La jeune fille ne peut refuser les marques d'affection de son ami en lui reprochant « un comportement douteux<sup>31</sup> » sans preuve tangible (cette accusation serait une faute, voire un véritable péché). En même temps, accepter l'affection du jeune homme pourrait la conduire sur le dangereux chemin de la passion amoureuse et la faire manquer à son devoir de fidélité conjugale.

Si la menace de viol<sup>32</sup> vient résoudre ce problème, il n'en reste pas moins que c'est bien parce que l'amour semble ici réciproque que la situation devient particulièrement difficile pour Florinde. Un amour non partagé ne l'aurait pas mise dans ce cas de « perplexité » qui la mènera nécessairement, presque nécessairement vers une fin malheureuse. Cette inclination réciproque (et dangereuse) renforce la complexité psychologique de la nouvelle. Elle lui donne du relief et la rend sans doute plus à même de toucher, les devisants et le lecteur que d'autres récits qui mettent en scène ce genre de situation fondée, en définitive, sur une « banale » histoire de relation extraconjugale comme il y en a beaucoup dans *l'Heptaméron*.

Mais l'amour partagé n'est pas seulement ce qui vient corser les nouvelles ; il leur fournit aussi l'occasion de quelques développements donnant à certains récits une dimension analytique plus forte. C'est ce que relèvent Reiner Leushuis et Isabelle Garnier dans leur étude de la nouvelle 21. R. Leushuis<sup>33</sup> montre à quel point l'affrontement entre Rolandine, une fois unie à son amant, et sa maîtresse suscite, de la part de la jeune mariée, des efforts rhétoriques qui relèvent d'un véritable morceau de bravoure. La narration accueille un discours raisonnable et raisonné qui justifie l'amour des amants et leur union. Cette passe d'armes verbales confère au récit une dimension argumentative. Ce type de réflexion, proche de ce que l'on trouve dans les corpus théologiques, légaux et moraux, n'est dès lors plus seulement l'apanage des devisants, ce qui permet aux récits eux-mêmes, de se charger d'une dimension analytique forte. On retrouve d'ailleurs cela lors du revirement final de la nouvelle et de l'abandon de Rolandine par son époux qui nécessitent également un développement remarquable. Isabelle Garnier relève à ce propos :

<sup>28</sup> Stephan Geonget, « De la théologie des cas perplexes à la casuistique amoureuse dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre », *Cahiers Textuels*, n°29, 2006, p. 123-136.

<sup>29</sup> Stephan Geonget, « De la théologie des cas perplexes à la casuistique amoureuse dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre », art. cit., p. 127, cite la définition de ce terme chez Antonin : « La perplexité de la conscience [est un] certain type de doute dans lequel, quoi qu'on fasse, on se trouve devoir inévitablement ou nécessairement commettre un péché. », *Summa Theologica*, Paris, Jean Petit, 1521, Volume I, titre III, chapitre 10, *De synderesi*, fol. 57 v.

<sup>30</sup> Stephan Geonget, « De la théologie des cas perplexes à la casuistique amoureuse dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre », art. cit., p. 126 et 130 : le nom d'Amadour évoque un personnage de charmeur, celui qui « amadoue » les jeunes femmes, c'est d'ailleurs un homme qui a une épouse et des maîtresses, et il lance de surcroît à Florinde des œillades au sens « non équivoque » (l'expression est de Stéphane Geonget) décrites dans le texte.

<sup>31</sup> Stephan Geonget, « De la théologie des cas perplexes à la casuistique amoureuse dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre », art. cit., p.127.

<sup>32</sup> *Heptaméron*, op. cit. p. 151

<sup>33</sup> Reiner Leushuis « Mariage et "honnête amitié" dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre: des idéaux ecclésiastique et aristocratique à l'agapè du dialogue humaniste », *French Forum*, Vol. 28, n° 1, 2003, p. 35.



Ce jugement (“vraye et parfaite amour ne luy avoit pas tant fait pourchasser Rolandine que l’avarice et l’ambition”), par sa sévérité qui contraste avec l’image jusqu’alors donnée du couple, celle de “deux parfaicts amans” est un véritable “coup de théâtre psychologique<sup>34</sup>”. Il est si inattendu que la narratrice se met en devoir de l’étayer de plusieurs arguments, soutenus chacun par un procédé stylistique propre qui en conforte la crédibilité.<sup>35</sup>

On le voit, l’amour réciproque (naissant, consacré ou finissant) n’est pas un élément anodin dans *l’Heptaméron*, bien au contraire. Il s’agit, dans l’économie générale des récits, d’une composante qui donne aux histoires racontées leur intensité, leur complexité ou leur moment de bravoure. Pour le dire autrement, l’implication de sentiments réciproques dans la narration permet aux textes de gagner en singularité, alors même que les situations en question sont souvent topiques (et redondantes). Le lien interpersonnel donne au récit, d’une manière ou d’une autre, une saveur plus intense parce qu’il permet de rendre compte de la subjectivité des personnages et de la manière singulière dont ils vivent parfois des situations très codifiées. Sans aller jusqu’à dire que l’amour réciproque dé-typifie les situations et les personnages, on peut avancer qu’il leur confère cependant une profondeur qui les fait passer de pâles *exempla* moraux au statut de personnages et d’histoires émouvants, c’est-à-dire qui cherchent à stimuler nos capacités émotionnelles en plus de notre raison morale.

### L’amour réciproque : un élément de l’esthétique de la variété du recueil

Si le thème de l’amour réciproque permet aux récits de gagner en singularité, il n’implique aucunement une uniformisation des amours réciproques à l’échelle de l’œuvre. Au contraire, à l’image du caractère mosaïque de l’œuvre, largement construite sur le principe de *varietas*, ces amours se déclinent elles aussi en différentes situations, qu’il revient au lecteur d’analyser pour en saisir l’intérêt et les enjeux. Nous reprendrons alors la formule de Krystyna Kasprzyk pour qui l’amour « montre tant de visages divers : bouffons, sérieux, tragiques, répugnants, brutaux, sublimes.<sup>36</sup> » Cette remarque, si elle s’applique à l’amour en général, est aussi valable pour les cas plus particuliers d’amours partagées. Marguerite de Navarre s’évertue à ne jamais donner un seul sens, à ne jamais typifier cette configuration sentimentale. Ainsi l’on pourrait rapprocher la nouvelle 9, dont nous avons déjà parlé, de la nouvelle 50 qui met en scène une situation semblable : un gentilhomme, Jean Pietre, est follement amoureux d’une dame qui se refuse à lui. Cette passion inassouvie le fait tomber « en telle tristesse<sup>37</sup> » qu’un médecin vient l’ausculter et recommande une saignée. La dame, apprenant l’état du gentilhomme et comprenant qu’elle en est la cause, l’invite à la rejoindre privément, ce qui semble miraculeusement guérir l’amant précédemment éconduit. Cependant, la plaie de la saignée, encore fraîche, s’ouvre sous l’effet de l’effort physique que nécessite l’union des amants, et finit par causer la mort de l’ami. Il y a, entre ces deux nouvelles, un véritable jeu de parodie, la première jouant sur le réel tragique de la situation, la seconde sur le caractère grotesque de la scène<sup>38</sup>.

<sup>34</sup> Nicole Cazauran, *L’Heptaméron de Marguerite de Navarre*, seconde édition revue, corrigée et augmentée, Paris, SEDES, 1991, n.22, p. 180.

<sup>35</sup> Isabelle Garnier-Mathez « Du conte divertissant à la méditation spirituelle : la vraie et parfaite amour de Rolandine, Explication littéraire d’une extrait de la Nouvelle 21 », in Dominique Bertrand (dir.), *Lire l’Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2005, p. 112.

<sup>36</sup> Krystyna Kasprzyk, « L’amour dans *l’Heptaméron*, de l’idéal à la réalité », in Jean Pommier, *Mélanges d’histoire littéraire XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle offerts à Raymond Lebègue par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Nizet, 1969, p. 51.

<sup>37</sup> *Heptaméron*, p. 463.

<sup>38</sup> L’humour est d’autant plus sensible que la nouvelle multiplie les jeux de mots et finit par faire de la dame une sorte de nouvelle Didon ou de pré-Juliette qui se suicide sur le cadavre de son amant.



Ce diptyque nous semble représentatif de la manière dont le thème de l'amour réciproque est traité dans l'ouvrage : chaque occurrence, même si elle survient dans des situations semblables, se charge d'un ton, d'un sens, d'une morale différents. Cela est sans doute encore plus sensible dans la nouvelle 26 où le jeune seigneur d'Avannes s'éprend tour à tour de deux femmes mariées : tout d'abord de l'épouse d'un gentilhomme au service duquel il se met, puis de la femme de son « pere par alliance<sup>39</sup> ». Ces amours, certes interdites, certes « folles<sup>40</sup> », sont chaque fois présentées comme réciproques. Cependant Marguerite de Navarre fait évoluer différemment ces situations qui semblent analogues : l'épouse du gentilhomme ruse comme son amant pour pouvoir le retrouver et consommer leur amour<sup>41</sup>, alors que la « mère par alliance », qui ne cache pas son attachement mais insiste sur la vertu qui doit présider à leur relation, se refuse à grand renfort de discours teintés de religion<sup>42</sup>. Ainsi la morale que tire Saffredent de son histoire (« Voilà, mes dames, la différence d'une sage à une folle dame, esuelles se montrent les différents effets d'amour, dont l'une en receut mort glorieuse et louable, et l'autre renommée honteuse et infame [...]<sup>43</sup>. ») résume bien, ici d'un point de vue moral, la variété des formes de l'amour réciproque au sein de la nouvelle. Cette variété, condensée dans le cadre d'un récit, semble être une règle esthétique qui donne à l'œuvre sa vivacité, mais aussi sa complexité : à la variété des situations semble répondre la variété des visions et des jugements qui sont portés sur ces situations mettant en scène des amours réciproques.

#### LE TERRAIN GLISSANT DE L'AMOUR RECIPROQUE

En raison de la variété des situations où est inséré le motif de l'affection mutuelle, il est malaisé de donner un sens global à cette sorte de relation. Comme le souligne Nicole Cazauran, la variété des points de vue sur l'amour

exclut la composition d'un discours didactique et partout cohérent. Aussi n'est-ce pas un système, une position arrêtée qu'il faut chercher à retrouver sous la liberté du mouvement où se succèdent récits et dialogues, mais bien plutôt des concordances ou des oppositions qui s'éclairent réciproquement, et la relative intensité des accents mis sur tel ou tel point, qui se substitue, dans cette œuvre où tout reste ouvert, aux conclusions absentes, et qui lui donne, à travers le jeu des multiples variations, son harmonie fondamentale.<sup>44</sup>

Bien que l'idée d'harmonie fondamentale de l'œuvre soit séduisante, nous aimerions d'avantage insister maintenant sur la difficulté d'identifier un discours didactique et cohérent sur l'amour, difficulté qui apparaît d'autant plus grande lorsqu'il s'agit de l'amour réciproque. En effet la complexité du discours de Marguerite de Navarre sur la passion, qui ne semble pas contenir de sens global, se transpose, au sein des couples dépeints, en une discussion contradictoire autour de ce que sont, ou doivent être des relations amoureuses réciproques. *Quiproquos* et désaccords entre amants, sur ce sujet, ne sont pas rares et se multiplient, dès que la famille, ou plus largement, la société, se mêle de savoir que faire (ou ne pas faire) de ces sentiments.

<sup>39</sup> *Heptaméron*, p. 314.

<sup>40</sup> Le terme est employé pour qualifier la première histoire d'amour du seigneur d'Avannes, *id.*, p. 318. On trouve également l'expression « folle amitié », *id.* p. 260

<sup>41</sup> *Id.*, p. 316.

<sup>42</sup> Voir ses paroles rapportées au style direct, *id.*, p. 319 à 326.

<sup>43</sup> *Id.*, p. 326.

<sup>44</sup> Nicole Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, *op.cit.*, p. 224.





## La langue de l'amour réciproque et ses chimères

Contrairement à la définition de l'amour réciproque donnée en introduction, la langue que Marguerite prête à ce sentiment n'est pas aussi idéale et transparente qu'on pourrait le croire ou l'espérer. En effet l'idéal de ce « parfait » et « honneste » amour devient souvent une figure du discours de séduction des amants<sup>45</sup>. Hommes (en majorité) et femmes n'hésitent pas à convoquer les nobles sentiments alors même que leurs intentions ne s'accordent pas avec leurs discours. Nous avons évoqué ce point dans le cas d'Amadour, mais on le voit mieux encore dans quelques autres récits. La nouvelle 4 s'ouvre sur la cour qu'un gentilhomme entreprend de faire à une veuve, sœur de son seigneur, en lui tenant « les propos d'un honneste amy<sup>46</sup> ». Pour déceler la ruse du courtisan, il faut se pencher sur le cotexte et analyser la phrase du début dans son entier : « Ce gentil-homme voyant la sœur de son maistre, femme joyeuse, et qui rioit volontiers, pensa qu'il essaieroit si les propos d'un honneste amy luy desplairoient, ce qu'il fit [...] ». Ces « propos » paraissent être moins l'expression des sentiments sincères du gentilhomme, qu'un outil rhétorique de séduction qu'il connaît bien et qu'il choisit, sans doute, parmi d'autres possibilités. La nouvelle 15 donne également un bon exemple de ce mésusage ou de cette redéfinition de la « parfaite amitié ». Une jeune femme, belle et naïve, épouse un gentilhomme pauvre qui la délaisse pour une maîtresse. La jeune mariée, négligée par son époux, finit-elle aussi par prendre un amant (un « grand et beau prince<sup>47</sup> »). Mais le roi, ami fidèle du mari trompeur et trompé, donne l'ordre à l'amant de la dame de mettre fin à sa relation avec celle-ci. L'épouse trompeuse remet alors en cause la sincérité et la réciprocité des sentiments de son amant lorsque celui-ci lui annonce la fin de leur histoire : « Mais puisque votre cueur n'est pas remply de si vraye amour, que craincte n'y trouve encores quelque place, vous ne pouvez estre amy parfait, et d'un imparfait je n'en veux point faire un amy aymé parfaitement comme j'avais délibéré de faire de vous.<sup>48</sup> ». Là aussi l'usage insistant du polyptote (« parfait, imparfait, parfaitement ») souligne la remise en question de la réciprocité amoureuse. Cependant, cette noblesse de sentiment, presque trop exhibée dans le discours de la dame, apparaît plus bas, comme fallacieuse. En effet l'épouse infidèle semble moins chercher un « amy aymé parfaitement » que quelque « plaisir<sup>49</sup> » de l'amour : « Et pour ne perdre si tost le plaisir, que l'amour commençoit à donner, s'en va adresser à un jeune homme si tresbeau, si bien parlant, et de si bonne grace, qu'il étoit aimé de toutes les dames de la court.<sup>50</sup> » Si cette dame, on le voit, court moins après la vertu que l'agrément de ses relations, il ne faudrait pas en faire l'incarnation de la femme lubrique, dévorée par la luxure, et prête à s'attacher à n'importe quel homme qui pourrait satisfaire ses appétits sensuels. A l'inverse de la veuve de la nouvelle 20 qui refuse les avances d'un seigneur pour coucher avec « un pallefrenier de sa maison, aussi laid, ord, et infame que le gentilhomme étoit beau, honneste, et amiable.<sup>51</sup> », ou de la comtesse de la nouvelle 49 qui n'éprouve aucune honte à collectionner les amants, l'épouse de la quinzième nouvelle cherche des amoureux de son rang et dignes (au moins socialement) de la relation qu'elle projette avec eux. Cependant, on le voit, l'idéal aristocratique n'est pas le garant d'une sincérité des discours, ou même des sentiments. A l'inverse d'un modèle courtois qui autorise les relations extraconjugales quand elles sont fondées sur l'honneur des amants et une certaine fidélité, ici le modèle amoureux se dégrade en recherche du « plaisir ». Les mots de l'amour noble et réciproque ne sont que des

<sup>45</sup> *Id.*, p. 235.

<sup>46</sup> *Heptaméron*, p. 89. Par ailleurs Gary Ferguson analyse également cette occurrence, « Désagrégation : des "mauvais déboires" de l'amour à l'h/Histoire au féminin », *Cahiers Textuels*, n°29, 2006, p. 48.

<sup>47</sup> *Heptaméron*, p. 201.

<sup>48</sup> *Id.*, p. 202.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Id.*, p. 246.



mots, loin d'être des promesses ou une ligne de conduite, ils se transforment, au mieux en tropes vidés de leur véritable sens, au pire en discours fallacieux.

Dans cette perspective, Nancy Frelick<sup>52</sup> relève bien la labilité des sens du terme « mercy », hérité sans doute de l'œuvre d'Alain Chartier, que le texte de Marguerite de Navarre exploite en fonction du genre des locuteurs : à l'exception de Dagoucin, lorsque « mercy » est mentionné par les hommes, nous comprenons qu'il s'agit pour eux de désigner ce qu'ils peuvent obtenir d'une femme (une relation sexuelle), alors que les femmes semblent avoir un acception beaucoup plus chrétienne du terme qui se rapprocherait des notions de *caritas* ou d'*agapè*. Cette variation du sens de certains mots, pourtant centraux dans le discours amoureux des personnages, des devisants et de l'œuvre toute entière, est exprimée sans gêne par Hircan à la fin de la dixième nouvelle : « oncques homme qui aimast parfaitement, ou qui fust aimé d'une dame, ne faillit d'en avoir bonne yssue, s'il a faict la poursuite comme il appartient. » Cette « bonne yssue » dont il est question n'est en aucun cas la réciprocité des sentiments, mais le plaisir que l'homme pourra *prendre* avec la dame, ou obtenir d'elle.

Tout cela finit par faire formuler à Parlamente un avis cinglant quant au langage et à son usage : « pource que le vray est le faux n'ont qu'un mesme langage. <sup>53</sup> ». Nicole Cazauran lit cette formule comme un avertissement que le personnage porte-parole de Marguerite de Navarre lancerait contre les menteurs. Cette mise en garde nous semble particulièrement pertinente dans le cadre du langage amoureux. Mais derrière cette subversion intentionnelle du langage se cache aussi, sans doute, le problème plus profond du sens admis de certaines expressions.

Nous avons en effet dit dans notre introduction que les expressions « honnête amour/amitié » et « parfaite amour/amitié » avaient, entre autres, été des moyens de repérer les situations dans lesquelles le sentiment amoureux était présenté comme réciproque. Ces expressions, auxquelles nous pourrions ajouter « vrai(e) amour/amitié », posent cependant un problème définitionnel. Si elles peuvent renvoyer à un idéal amoureux réciproque qui admet une union charnelle, elles se rapportent également parfois à un idéal amoureux chaste<sup>54</sup>, ou à un amour teinté de religiosité (comme on l'a vu pour la nouvelle 26). Cohabitent également dans ces tournures les modèles médiévaux, courtois et néo-platoniciens qui, s'ils semblent s'accorder sur certains points, sont aussi en désaccord sur des éléments idéologiques centraux. Ainsi, en contexte, l'usage de certaines expressions nous semble à même de faire se rencontrer ces positions *a priori* inconciliables. La valeur et l'honneur d'un amant courtois qui doit venir à bout de différentes épreuve pour pouvoir jouir (charnellement) de sa dame et de son amour compose avec l'idéal de désincarnation néoplatonicien qui fait de l'amour un moyen d'élever l'âme des amant. Le modèle chevaleresque de l'amant rencontrerait, dans ces termes lourds de connotations, l'image d'un amant qui ne doit pas chercher à conquérir sa dame<sup>55</sup>. Ces expressions cristallisent des contradictions dont les devisants se font l'écho. Hircan, dès le prologue, affirme que les hommes ont pour passe-temps « la chasse et la vollerie<sup>56</sup> », ce qui confère à la gent masculine un éthos d'amant chasseur (et implique que les femmes, qui s'adonnent quant à elles à « leur mesnaige, leur ouvraige et quelquesfois [à des] dances où elles prennent honneste exercice<sup>57</sup> », soient perçues comme des proies dans le jeu amoureux). À

<sup>52</sup> Nancy Frelick, "Love, Mercy, and Courtly Discourse: Marguerite de Navarre Reads Alain Chartier". URL : <https://earlyromance.files.wordpress.com/2010/10/margueritechartier-07-droz.pdf>

<sup>53</sup> *Heptaméron*, p. 508.

<sup>54</sup> Voir Nicole Cazauran, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, *op. cit.*, p. 229 : « Dans ce contentement inaccessible aux "charnels" qui "ne congoissent s'ilz ont ame ou non", le corps sur fait "subject à l'esprit" et l'amour "parfait" peut alors s'expérimenter comme le bonheur d'une contemplation sans trouble ni déchirement. »

<sup>55</sup> *Id.*, p. 227.

<sup>56</sup> *Heptaméron*, p. 64.

<sup>57</sup> *Ibid.*



cette vision, caricaturale même à la Renaissance, s'oppose la définition des « parfaits amans », que donne Dagoucin dans un premier temps à la fin de douzième nouvelle<sup>58</sup>, puis Parlamente à la fin de dix-neuvième nouvelle<sup>59</sup>. Ces définitions semblent (ou tentent de) policer la figure de l'amant en rappelant la doctrine philosophique de Ficin qui fait se rencontrer Platon et le christianisme.

Les termes qui devraient, en principe, désigner l'expression de sentiments mutuels, relevant de multiples intertextes, favorisent une sorte de foisonnement des sens et engendrent ainsi de nombreux malentendus et désaccords dans les nouvelles, comme dans les débats des devisants. Cette « ouverture » sémantique de termes-clefs, si elle est le terreau de débats, entraîne aussi une variété d'interprétations de cet amour réciproque (nous l'avons vu), « honnête, parfait et vrai », qui interroge la nature même de l'amour. Autrement dit, analyser la réciprocité amoureuse nous incite à questionner la nature même de cet amour, « parfait » dans les termes, mais souvent « dégradé », que beaucoup de personnages ne cessent d'évoquer.

### **Naissance, nature et formes d'un amour réciproque incertain**

Il n'y a, dans *l'Heptaméron*, qu'un seul exemple d'amour réciproque et pérenne : il se trouve dans la nouvelle 30. Cependant, si le couple d'amoureux finit par incarner le couple « idéal » (« lesquels s'entr'aymoient si fort, que jamais mary ne femme n'eurent plus d'amitié ensemble.<sup>60</sup> »), la fin de la nouvelle souligne que l'amour tient parce qu'« il est uni par d'autres liens que les liens conjugaux<sup>61</sup> », entendons ici l'inceste : « Car elle estoit sa fille, sa sœur, et sa femme : et luy à elle pere, frere et mary.<sup>62</sup> »

Cette nouvelle traite donc tout à la fois de la réciprocité des sentiments (amoureux au sein de relations incestueuses) et de la nature même de ces sentiments – sans doute composés de plusieurs formes d'amour – mais aussi du caractère acceptable de cet amour. De même, bien que pour des raisons différentes, que penser de l'amour qui naît dans la nouvelle 3 entre la reine et le mari trompé<sup>63</sup> ? Celui-ci, pour charmer sa future amante, lui dit : « Ma dame, la vengeance est douce de celui, qui au lieu de tuer l'ennemy, donne vie à un parfait amy<sup>64</sup>. » Cet amour, réciproque (le texte est formel sur ce point), ne dure qu'un temps et il est surtout présenté comme issu d'une volonté de vengeance, quoiqu'il permette à la reine d'ouvrir les yeux sur « la sottie amour<sup>65</sup> » qui l'unissait à son mari infidèle. De même, que penser, dans la nouvelle 14, de la victime du seigneur Bonnyvet qui, alors qu'elle aimait d'un « amour réciproque<sup>66</sup> » son premier amant, finit par accorder à son agresseur, apparemment charmé par ses belles paroles, une promesse d'amour ? : « [elle] luy jura qu'elle l'aimeroit mieulx que l'autre, qui n'avoit sceu celer son secret.<sup>67</sup> » L'amour incestueux, l'amour qui naît de l'esprit de vengeance, l'amour provoqué par une situation qui s'apparente presque à ce que nous nommons à présent le syndrome de Stockholm ... Ces situations laissent bien le lecteur (plus

<sup>58</sup> *Id.*, p. 174.

<sup>59</sup> *Id.*, p. 242-243.

<sup>60</sup> *Id.*, p. 343.

<sup>61</sup> Krystyna Kasprzyk, « L'amour dans l'Heptaméron, de l'idéal à la réalité », art. cit., p. 57.

<sup>62</sup> *Heptaméron*, p. 343.

<sup>63</sup> Dans cette nouvelle le roi de Naples, connu pour sa lascivité, s'éprend d'une femme mariée avec qui il entame une relation durable. Le mari trompé découvre la situation, mais de peur de s'attirer des ennuis plus importants, décide de ne pas dénoncer le couple adultère. Pour se venger il se rapproche de la Reine qu'il finira par charmer et avec qui il aura, lui aussi, une relation extraconjugale.

<sup>64</sup> *Id.*, p. 85.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Id.*, p. 192.

<sup>67</sup> *Id.*, p. 195. Notons, de plus, que cet amour est voué à rapidement se faner comme le souligne de manière ironique la fin de la nouvelle : « l'amitié [entre le seigneur Bonnyvet et sa dame] dura (selon la coutume) comme la beauté des fleurs des champs. », *id.*, p. 197.



que les devisants à vrai dire) perplexe, quant à la nature des sentiments amoureux, même s'ils étaient partagés.

On le voit donc, la réciprocité n'est pas la garantie d'un sentiment amoureux « sincère », ou pour le dire plus précisément, d'un sentiment amoureux qui ne se nourrirait que de l'amour dans le but d'engendrer de l'amour. Inversement, la sincérité des sentiments ne garantit pas toujours le caractère assurément réciproque de la relation. À ce titre, la nouvelle 7 s'ouvre bien mystérieusement sur le passage suivant : « En la ville de Paris y avoit un marchand, amoureux d'une fille sa voisine, ou pour mieux dire, plus aymé d'elle qu'elle n'estoit de luy. Car le semblant qu'il faisoit de l'amour et cherir, n'estoit que pour couvrir un amour plus haulte et honorable.<sup>68</sup> » De cette asymétrie dans la dynamique de réciprocité, expliquée laconiquement par un énigmatique amour plus « hault et honorable », la nouvelle ne fait plus mention par la suite. L'amour réciproque est donc bien une chose troublante lorsque l'on se penche sur les situations où il semble se déployer parce qu'il n'est l'assurance de rien. Nous l'avons vu, il n'est pas l'élément unificateur d'un discours *de* et *sur* l'amour, ni ce qui garantit le sens ou même la morale des nouvelles. Béance, ou plutôt creuset dans lequel se mêlent des considérations variées, le motif de l'amour réciproque vient faire trembler la question même d'un sens univoque ainsi que la possibilité, pour le lecteur, d'interpréter le texte avec assurance.

Dans presque toutes les nouvelles, la nature même de l'amour paraît difficile à définir, parce que l'on trouve mêlés des sentiments amoureux et des sentiments habituellement étrangers à l'amour, qui aboutissent à une relation amoureuse éphémère. Les cas les plus flagrants de ce point de vue sont bien évidemment les nouvelles où l'amour laisse place à la violence, où la réciprocité harmonieuse se transforme en relation belliqueuse. C'est le cas des nouvelles 4 et 10, très largement commentées par la critique, et pour lesquelles nous nous limiterons à quelques remarques essentielles pour notre sujet. Les relations amoureuses qui naissent dans ces deux récits sont présentées comme réciproques ou en passe de le devenir. On le voit clairement pour la nouvelle 10<sup>69</sup>, mais cela est plus subtil dans le cas de la nouvelle 4. Nous l'avons dit, le gentilhomme du quatrième récit utilise « les propos d'un honneste amy » pour tenter de séduire la dame. La tournure nous invite à la méfiance. L'usage même du terme « propos », semble insister, au début de la nouvelle, sur la dimension rhétorique de l'entreprise. Il est question avant tout de la parole du gentilhomme, non de ses sentiments (ou du moins pas encore). Bien évidemment, les mots peuvent se faire l'écho d'un attachement naissant entre deux personnes, mais c'est aussi l'outil de bien des tromperies (l'œuvre en donne assez souvent l'exemple). Malgré ces considérations (qui sont du plus fait du lecteur que du personnage), la dame, si elle repousse d'abord les avances du gentilhomme, finit par laisser entendre qu'elle n'est pas insensible à son intérêt : « elle luy pardonna aisément sa grande audace, et monstroït bien qu'elle ne prenoit point à desplaisir, quand il parloit à elle, luy disant neantmoins qu'il ne tint plus de tel propos<sup>70</sup> ». Le narrateur rend sensible la confusion des sentiments de la dame. Si l'on comprend à la fin qu'elle demande au gentilhomme de manifester plus de retenue dans ses paroles (et sans doute dans son attitude), la mansuétude dont elle fait preuve (le « pardon » semble ici autant chrétien que galant) et la litote (« elle ne prenoit point à desplaisir ») traduisent la disposition favorable qui est la sienne l'égard de son prétendant. Il est vrai qu'il ne s'agit pas encore d'amour, mais une connivence certaine s'installe qui pourrait bien être le début d'une « amitié mutuelle ». L'autre point commun de ces nouvelles est que les dames ont un certain honneur à conserver (Florinde parce qu'elle est mariée, la dame de nouvelle 4 parce qu'elle est veuve et que l'honneur de sa maison pourrait être en jeu). La réciprocité de la passion, apparemment confirmée (nouvelle 10) ou naissante (nouvelle 4), va cependant laisser place à une relation violente. L'amoureux de la veuve croyant

<sup>68</sup> *Id.*, p. 105.

<sup>69</sup> *Id.*, p. 135 et 142.

<sup>70</sup> *Id.*, p. 89.



qu'une relation sexuelle serait la suite logique et l' « heureuse issuë de son entreprise<sup>71</sup> » se lance, la nuit venue, dans « son doux travail<sup>72</sup> », entendons sa tentative de coucher « par surprise » avec celle qu'il désire. Ce geste violent et inconsidéré<sup>73</sup>, même s'il est regretté par la suite<sup>74</sup>, est à rapprocher des scènes de viols de l'œuvre. Quand bien même le gentilhomme ne verrait pas, *a priori*, le mal de son action, il agit tout de même comme certains personnages de violeurs dans l'œuvre<sup>75</sup>, révélant donc un système de pensée où la femme est perçue comme un objet à posséder physiquement, en usant de violence s'il le faut. Gary Ferguson résume bien cette attitude dans son analyse de la nouvelle 10, où il affirme que, si Amadour est soucieux de la réputation de Florinde, « pour lui, le mariage de celle-ci est ce qui lui permet de réclamer, même d'exiger, la récompense qu'il pense lui être due.<sup>76</sup> ». La violence de ce récit est d'autant plus sensible qu'Amadour n'exprime aucun regret, ne manifeste aucune repentance. Il insiste sur ce qu'il estime être son droit, en mêlant lexique érotique et lexique mercantile : « Pardieu, madame, *le fruct de mon labeur* me sera point osté pour scrupules : et puis qu'amour, patience, et humbles prieres n'y servent de rien, je n'espargneray point ma force pour *acquérir le bien*, qui sans l'avoir le feroit perdre<sup>77</sup>. » Ainsi, la réciprocité gratuite et spontanée de l'amour se transforme en un rapport de force où l'une (la dame) doit payer pour le « labeur » de l'autre (Amadour). L'amour réciproque se brise donc à ce moment-là, lorsque l'amour n'est plus le ciment de la relation, et que l'impétuosité, le désir, voire la concupiscence d'un des amants transforme l'équilibre amoureux en une relation de pouvoir. Saffredent semble commenter cette évolution, en l'attribuant à la radicale différence qui existerait entre les hommes et les femmes :

Mais quand nous sommes à part, où l'amour seul est juge de noz contenancez, nous sçavons tresbien qu'elles sont femmes, et nous hommes, et à l'heure le nom de maistresse, est converty en amye, et le nom de serviteur en amy. C'est de de là où le proverbe est dict : De bien servir et loyal estre, de serviteur on devient maistre. Elles ont l'honneur autant que les hommes en peuvent donner et oster : et voyans ce que nous endurons patiemment, c'est raison que nostre souffrance soit recompensée, quand l'honneur n'est point blessé.

Ce passage mérite que l'on s'y attarde. Le début de l'extrait laisse entendre que la différence entre hommes et femmes se réduirait dans l'espace du couple amoureux : les deux êtres deviennent des « amy / amye ». L'usage du même terme pour qualifier les deux parties du couple semble traduire une forme d'égalité propice à la réciprocité. Mais cette égalité disparaît lors de l'introduction du proverbe. L'amour ne résout pas la différence entre l'homme et la femme : il ne rapproche pas la « maistresse » de son « serviteur » mais il renverse les rôles au profit du nouveau « maistre », l'homme, dont le pouvoir final se révèle bien supérieur à celui que la dame pouvait précédemment exercer. L'honneur des dames devient fonction des hommes qu'elles rencontrent, et ceux-ci se voient conférer une toute-puissance sur la réputation de leur compagne, de même qu'ils sont présentés comme étant dans leur bon droit en réclamant la « récompense » qu'ils méritent. L'inégalité évidente des rapports de pouvoir

<sup>71</sup> *Id.*, p. 91.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Le texte souligne le fait que l'entreprise du gentilhomme est menée « sans avoir regard à l'obligation qu'il avoit à sa maistresse, ny à la maison dont estoit la dame, sans demander congé ne faire la reverence<sup>73</sup> » (*id.*, p.91), ce qui dit bien, au bas mot la goujaterie et l'inconséquence du jeune homme.

<sup>74</sup> « Pour gagner l'amour de son cueur, je ne devois pas essayer à prendre par force son chaste corps : mais devois par un service et humble patience, attendre qu'amour fust victorieux : pour ce que sans luy n'ont pouvoir toute la vertu et puissance de l'homme. » *id.*, p. 92.

<sup>75</sup> Voir par exemple la nouvelle 48.

<sup>76</sup> Gary Ferguson, « Désagrégation : des "mauvais déboires" de l'amour à l'h/Histoire au féminin », art. cit., p. 48-49.

<sup>77</sup> *Heptaméron*, p. 151. Nous soulignons.



qui se révèlent au sein du couple, dévoile la perversion d'un modèle affectif qui avait pour but l'harmonie et marque ainsi la fin du lien amoureux.

## LES LIMITES DE L'AMOUR RECIPROQUE

La violence apparaît clairement comme la limite la plus sensible et la plus immédiate à l'expression et l'entretien d'un sentiment amoureux réciproque, ciment d'un couple. Cependant, cet idéal amoureux connaît d'autres opposants ; d'autres forces tendent à le mettre à mal. Ces forces antagoniques peuvent trouver leur origine au cœur du couple comme elles peuvent s'exercer depuis la périphérie du couple (l'espace social pour le dire rapidement).

### La force de l'ordre social contre l'intensité de sentiments

Les amants de la nouvelle 19, de même que Rolandine, sont les premières victimes de cet antagonisme entre amour réciproque et ordre social. Dans le cadre de ce récit, les amoureux sont tous deux au service du Marquis de Mantoue, ce qui implique que leur situation personnelle et sentimentale dépend de ce que leur maître décide pour eux. Amoureux et serviteurs, ils ne sont pas assez libres pour pouvoir transformer leur amour partagé en union consacrée. Le poids de la hiérarchie sociale, incarnée dans la figure d'un maître insensible aux sentiments et à la noblesse d'âme de ses gens, entrave le rapprochement des amants. Rolandine se trouve dans une situation de cet ordre : elle est soumise à l'autorité de son père et de sa maîtresse qui négligent leur devoir de participer au choix de son mari (par avarice pour l'un et par désaffection pour l'autre). C'est sur ce fond de manque d'attention de la part de ses figures d'autorité que la jeune femme va rencontrer l'amour. A la différence des amants de la nouvelle 19, Rolandine lutte contre l'ordre social et décidera, nous y reviendrons, de se marier secrètement avec le « bâtard » qui a conquis son cœur. Malgré la fin négative, voire même pessimiste, de cette histoire au sein de la vingt-et-unième nouvelle<sup>78</sup>, ces deux récits permettent de jeter un regard critique sur la société et de montrer que les amants, inspirés par la fureur érotique, ne sont pas les seuls à commettre des actes répréhensibles. Les deux nouvelles sont écrites de manière à faire passer les opposants à l'amour pour, totalement ou partiellement, responsables de l'issue tragique de ces histoires. L'autrice esquisse une légère, et bien éphémère, revalorisation de l'amour réciproque, présenté comme un idéal social et personnel, par opposition aux fautes et aux comportements condamnables de ceux qui s'opposent à sa réalisation.

Mais, et c'est là le noyau de la nouvelle 21, le mariage est sans doute l'institution sociale et religieuse qui est la plus clairement représentée comme un obstacle à l'amour réciproque. Jean Céard<sup>79</sup> affirme qu'à la différence de l'amour, le mariage fait peu débat dans *l'Heptaméron* ; son examen n'en est cependant pas moins important pour saisir le discours que l'œuvre porte sur l'amour réciproque et sur son temps. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avant le concile de Trente ne fixe plus précisément, d'un point de vue théologique et sacramentaire, ce

<sup>78</sup> La fin de la nouvelle nous obligerait d'ailleurs à nuancer notre propos puisque Rolandine finit par se marier avec un homme de sa condition. Le met en alors en avant le confort social et amoureux de la jeune femme : « Ainsi elle fut héritière d'une bonne et grosse maison, où elle vesquit honorablement et saintement en l'amour de son mary. » *Heptaméron*, p. 271. Cette fin doit-elle se comprendre à l'échelle de la nouvelle comme la récompense que ferait une sorte de providence à la jeune femme qui a connu bien des maux, ou comme une fin heureuse mais en trompe l'œil à l'aune de l'œuvre qui fait la part belle, selon nous, à une approche pessimiste de l'amour ?

<sup>79</sup> Jean Céard, « Le mariage dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre », in M.-T. Jones-Davies (dir.), *Le mariage au temps de la Renaissance*, Paris, Klincksieck, 1993, p. 195.



qu'est le mariage et une institution aux contours flous<sup>80</sup>. Modelé par la réalité socio-économique qui en fait une manière d'assurer et d'agrandir le patrimoine des grandes et moyennes familles, et par la perspective religieuse, le mariage est souvent conclu sans l'avis des principaux intéressés. Cette préparation, parfois fruit de longues tractations entre les familles, ne débouche pas, le plus souvent, sur la cérémonie que l'on connaît aujourd'hui. Souvent les fiançailles, pour les concubins, comme pour leur famille, sont suffisantes, et le mariage lui-même reste une étape jugée accessoire<sup>81</sup>. Lorsqu'il a lieu, le mariage, à la Renaissance, est contracté dès lors que les mariés, prenant Dieu à témoin, échangent des promesses où ils reconnaissent se prendre pour époux. Une fois ces paroles échangées, même en l'absence de témoins, le mariage est enregistré et indissoluble jusqu'à la mort d'un des deux époux. Le mariage, on le devine, est donc bien le sujet de crispations, la cause de tensions entre le pouvoir familial (ou hiérarchique) et les couples qui s'aiment. C'est cet antagonisme que l'on retrouve dans l'histoire de Rolandine. Simone de Reyff voit d'ailleurs, dans l'échange de consentements entre Rolandine et son amant,

une radicale négation de ce qui constitue le mariage dans son acception coutumière : il [la mariage] est un lien secret, né de la seule volonté des époux, et marque l'aboutissement d'un amour partagé. A défaut de légitimer le couple aux yeux de leur entourage, il apparaît comme le point de départ d'une existence profonde et révèle les époux dans leur liberté et leur dignité souveraines.<sup>82</sup>

On peut voir dans cette nouvelle l'archétype d'une situation où l'ordre social semble conspirer à nuire aux amants qui parviennent, malgré tout, par le mariage – cette fois au service du sentiment individuel – à donner à leur amour (encore) réciproque, une forme indéfectible en même temps qu'une certaine légitimité. Mais ensuite, le renversement de situation et l'abandon de Rolandine par son époux, auquel elle reste attachée jusqu'à ce qu'il meure, nuance cette vision idéale du mariage. C'est sans doute ce qui fait dire à Krystyna Kasprzyk<sup>83</sup> que, si Marguerite de Navarre semble être en faveur des mariages d'amour, elle connaît cependant les dangers de ces mariages clandestins. L'engagement secret de Rolandine et de son amant apparaît donc ici comme l'objet d'une double suspicion envers l'amour réciproque, exprimée à deux niveaux narratifs : celle de l'entourage de Rolandine qui veut mettre un terme à une union jugée inconvenante ; celle de l'auteur même du récit qui paraît suggérer, malgré la défense virtuose de l'amour et du mariage par la jeune femme, qu'il n'y a pas d'amour heureux durable.

### Peut-on parler d'une sublimation de l'amour vulgaire ?

Marguerite de Navarre, grâce à l'insigne position qu'elle occupe à la cour, possédait assurément une connaissance fine des enjeux et des malheurs que cristallise le mariage ; toutefois ses préoccupations sociales et mondaines s'articulent intimement avec la dimension religieuse et évangélique de son ouvrage. Cet aspect a été bien étudié par la critique, mais le plus souvent selon une lecture néo-platonicienne univoque, induite par les modèles philosophiques et théologiques de l'autrice. Lorsqu'il est question d'amour et de Dieu, on a généralement cherché à montrer que, pour Marguerite de Navarre, l'amour humain, quoique

<sup>80</sup> Pour avoir une visions d'ensemble, précise et synthétique, de la réalité du mariage à la Renaissance nous renvoyons à l'ouvrage de Maurice Dumas, *Le mariage amoureux, Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, *op. cit.*, sur lequel nous nous appuyons ici.

<sup>81</sup> Maurice Dumas, *Le mariage amoureux*, *op. cit.* p. 15-16

<sup>82</sup> Simone de Reyff, « Rolandine, ou "Il n'y a pas d'amour heureux" : quelques remarques à propos de la XXIe nouvelle de l'*Heptaméron* », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n°30, 1990, p. 30.

<sup>83</sup> Krystyna Kasprzyk, « L'amour dans l'*Heptaméron*, de l'idéal à la réalité », *art. cit.*, p. 55



nécessairement imparfait, pouvait cependant mener vers un autre amour, supérieur et spirituel. L'érudition théologique de l'écrivaine, comme ses connaissances philosophiques, invitent certes à faire cette lecture ; il nous semble toutefois que l'on peut déceler parfois une perspective agonistique dans cette rencontre entre l'amour humain et l'amour divin. Cette confrontation ne se résout pas systématiquement, selon nous, en une sublimation de l'amour humain.

La nouvelle 19 offre, une nouvelle fois, un bon exemple. L'amant, au début du récit, révèle à son compagnon de détention son projet de se vouer à la religion s'il ne peut s'unir un jour à celle qu'il aime. Lorsque son maître lui refuse, ultérieurement, ce mariage qu'il espérait, le protagoniste rejoint donc les ordres par dépit. Pourtant, ce renoncement à l'amour envers la femme ne se traduit pas par l'apaisement du cœur, ni par la sublimation du sentiment humain en amour divin qu'une conception néoplatonicienne ou chrétienne de l'amour aurait pu laisser supposer. De fait, l'amant promet que ses prières seront essentiellement tournées vers celle qu'il aime vraiment : « mon labeur sera incessamment employé à prier Dieu *pour vous*<sup>84</sup>. » Malgré l'attitude pieuse des amants qui s'en remettent à Dieu, et la récompense que ce dernier leur offre à la fin du récit, l'amour réciproque reste vivace et ne s'efface guère face à la piété de chacun. Signe avant-coureur de cet échec, le compagnon de détention du narrateur soulignait déjà qu'il n'y avait pas « en [l'amoureux] un seul signe de religion<sup>85</sup> ».

La nouvelle est foncièrement ambivalente, car s'il est fait mention, à la fin du récit, de l'attitude pieuse des amants qui s'en remettent à Dieu<sup>86</sup> et de la récompense que ce dernier leur offre à la fin du récit<sup>87</sup>, l'amant promet que ses prières seront essentiellement tournées vers celle qu'il aime vraiment : De même l'épître en vers que l'amant écrit pour celle qu'il aime, mêle les registres de l'amour humain et de l'amour divin. Ce mélange des genres que l'on retrouve dans l'épître, s'il n'est pas rare à la Renaissance<sup>88</sup>, prend ici une couleur singulière si on le lit à l'aune des quelques remarques faites précédemment. L'épître pourrait alors se lire, sous le couvert d'une pratique connue au XVI<sup>e</sup> siècle, comme l'expression de la frustration de l'amant qui ne sublime pas son amour pour une femme en amour de Dieu. Cet exemple semble affirmer que l'amour humain, même réciproque et vertueux, n'est pas, systématiquement, le moyen d'accéder à l'amour divin si cette évolution n'est pas souhaitée par l'amant. De même, mais dans un mouvement inverse, l'amour spirituel n'apparaît comme le moyen (miraculeux) de sublimer un amour humain empêché lorsque la voie religieuse est empruntée par contrariété et non sans frustration. Plus que l'histoire d'un amour frustré ou d'une conversion spirituelle imparfaite, cette nouvelle nous paraît interroger la liberté même du sujet au sein de l'expérience amoureuse, ainsi que son rôle actif dans la forme et l'orientation qu'il veut donner à son amour.

Si le parfait amour à hauteur d'homme est souvent semé d'embûches et malheureux, le parfait amour néoplatonicien ou chrétien ne semble pas non plus, pour Marguerite de Navarre, toujours conduire à la concorde amoureuse. Christine Martineau note d'ailleurs un élément troublant dans l'échange entre devisants qui suit cette nouvelle et qui réactive le débat, plusieurs fois abordés dans le texte, autour de la figure du « parfait amant » :

Il faut "avoir parfaitement aimé", dit Parlamente. Et non pas avoir été aimé parfaitement. Ni avoir connu un parfait amour. Reprenant l'expression platonicienne de "parfaits amants", après que Saffredent lui a renvoyé la balle, ?? en lui demandant d'explicitier l'expression de

<sup>84</sup> *Heptaméron*, p. 234, nous soulignons.

<sup>85</sup> *Id.*, p. 233.

<sup>86</sup> *Id.*, p. 241.

<sup>87</sup> *Id.*, p. 242.

<sup>88</sup> Nous pensons tout particulièrement aux *Amours* de Marguerite de Navarre elle-même, ou à sa *Définition du vray amour par dixains*, recueils pour lesquels nous pourrions faire la même remarque.





"parfaitement aymer", qu'elle vient d'employer, elle conserve la dénomination traditionnelle en métamorphosant radicalement le sens. Mais le "parfait amant" y perd en route son partenaire ! Ou plutôt, et c'est pire, se voit rejeté pour un autre !<sup>89</sup>

Le parfait amour comme les parfaits amants font l'objet d'une redéfinition lourde de conséquences. Alors que les expressions de « parfait amour » ou « parfait amant » (et quelques-unes de leurs variantes) font référence, à plusieurs occasions, à des situations mettant en scène une amour humain réciproque<sup>90</sup>, Parlamente l'infléchit dans une direction plus morale et spirituelle qui tend aussi à l'abstraire de sa forme réciproque. En effet, la devisante développe l'idée d'un parfait amant qui, déçu par ses expériences terrestres, retrouverait le véritable chemin de son désir : retourner vers Dieu<sup>91</sup>.

La nouvelle 19 montre donc bien la double impasse à laquelle peut mener, dans certains cas, la rencontre entre le motif de l'amour réciproque et de la sublimation. D'un côté l'ambiguïté de la narration rend compte de l'imperfection ou du caractère non systématiquement réussi de l'entreprise de sublimation (spirituelle ou néoplatonicienne). De l'autre, la discours des devisants, et de Parlamente en particulier, en poussant la logique de ce phénomène jusqu'au bout, vient détruire l'idée même d'une réciprocité humaine du sentiment amoureux.

#### LE PESSIMISME AMOUREUX DE MARGUERITE DE NAVARRE

On le voit, l'étude du statut de l'amour réciproque dans *l'Heptaméron* permet de mettre en lumière les accords et surtout les accros de l'œuvre ; le recueil en effet se construit sur la rencontre de situations, de réflexions ou de lectures difficiles à accorder immédiatement les unes aux autres (tout comme les discours des devisants eux-mêmes). On peut relever une constante cependant, lorsque l'on se penche sur les relations affectives interpersonnelles des personnages des nouvelles : la réciprocité des sentiments en amour n'apparaît jamais comme un idéal. De ce constat, nous pourrions conclure à un certain pessimisme de Marguerite de Navarre en matière d'amour. La veine morale de l'œuvre ne peut toutefois être invoquée pour rendre compte de ce pessimisme. En effet, si *l'Heptaméron* était foncièrement un roman moral, on pourrait attendre de l'œuvre qu'elle laisse apparaître un modèle à suivre en face des contre-exemples donnés par les nouvelles. Or, en matière amoureuse, aucun modèle ne nous semble véritablement émerger du texte. Alors que bien des situations décrites seraient à même de célébrer l'harmonie d'un couple, presque toutes les nouvelles s'évertuent à en montrer les difficultés, les failles, les limites, les impossibilités. A la défense, souvent problématique, des modèles amoureux *a priori* vertueux d'Oisille ou de Parlamente, fait écho la naïveté raillée du seul vrai défenseur masculin de l'amour parfait, honnête, et réciproque : Dagoucin. Plus flagrant encore, l'amour, par excellence le sentiment propre à lier les êtres entre eux, n'apparaît pas dans l'œuvre comme la règle dans les relations humaines, surtout gouvernées par la force et la violence. Dans l'analyse comparée de *l'Heptaméron* et d'un de ses modèles romanesques espagnols, Véronique Duchet-Gavet en arrive à la conclusion que

<sup>89</sup> Christine Martineau, « Le Platonisme de Marguerite de Navarre ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°4, 1976. p. 27

<sup>90</sup> Voir par exemple *Heptaméron*, p. 257 ou p. 394-395

<sup>91</sup> *Id.*, p. 242-243, « J'appelle parfaictz amans, luy respondit Parlamente, ceulx qui cherchent, en ce qu'ilz aiment, quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grace; tousjours tendans à la vertu, et qui ont le cueur si hault et si honneste, qu'ilz ne veullent, pour mourir, mectre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience repreuvent; car l'ame, qui n'est creée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que desirer d'y parvenir. ». Remarquons au passage que le développement de Parlamente est le signe qu'elle n'est pas sensible à l'ambiguïté de la nouvelle que nous avons relevée.



[I]es deux textes démontrent que l'amour spirituel, la théorie de l'amour platonisant, ne peut régler les relations entre hommes et femmes. Si cette théorie peut valoir dans l'espace public, elle ne peut en aucun cas valoir dans l'intimité de la chambre : "elles sont femmes et nous hommes", rappelle Saffredent.<sup>92</sup>

Cette remarque nous semble, au terme de cette étude, valoir pour toutes les formes d'amour qui n'ont pas la force de s'imposer comme un modèle de relations humaines et sociales pérennes. Au mieux, l'amour devient un code fallacieux, dont les personnages usent et abusent, ce qui entraîne des fins tragiques. Gary Ferguson parle à juste titre d'un « éclatement des codes de comportements associés [au modèle courtois]<sup>93</sup> ». Encore une fois il nous semblerait plus juste d'étendre cette remarque aux comportements et aux codes amoureux convoqués dans le texte. Marguerite de Navarre finit alors, ne pouvant plus y croire, par jouer avec les codes amoureux d'une manière parfois grotesque. Ainsi, l'amant de la nouvelle 20, qui n'est pas sans rappeler l'éthos pétrarquiste par son goût pour la souffrance amoureuse<sup>94</sup>, finit par guérir de sa passion lorsqu'il voit que celle qu'il aime lui préfère les bras d'un palefrenier particulièrement laid. Les thèmes, rebattus, du plaisir et de la douleur d'amour, de la guérison de la passion, et celui, très médiéval, du cocuage qui avilit le trompeur plus que le trompé, se rencontrent dans ce bref récit qui pourrait relever plus de l'exercice de style que d'une œuvre narrative particulièrement travaillée.

La conclusion de l'histoire de Rolandine, qui joue aussi avec des *topoi* de la littérature amoureuse, est plus subtile. Après que le récit a rendu compte de l'abandon de l'épouse par son mari (qui mourra peu après), la narratrice décrit l'évolution des sentiments amoureux de la jeune femme : « Car l'amour qui defailloit du costé de luy, tourne en elle : et quand elle cogneut qu'en elle estoit l'amour entiere, qui autresfois avoit esté departu en deux, elle delibera de la conserver jusques à la mort de l'un ou de l'autre.<sup>95</sup> » Cet amour qui, par le passé, semblait unir deux êtres, n'est pas sans évoquer l'allégorie de l'androgynie platonicienne. Ici, cependant, la figure est en quelque sorte inversée : la moitié de l'androgynie originelle, Rolandine, finit par absorber et contenir tout l'amour qui aurait dû pourtant lui permettre de former un tout avec son autre moitié. Étrange et paradoxale perversion du point de vue (néo)platonicien que l'on peut comprendre comme un jeu (pessimiste ?) avec le code amoureux. Au retournement de situation presque rocambolesque de cette histoire d'amour, répond l'hétérodoxie ludique de la narratrice juste avant qu'elle ne fasse mourir l'amant infidèle.

## CONCLUSION

Pour conclure, l'on ne saurait affirmer que l'amour n'est pas une matière sérieuse dans l'ouvrage, bien au contraire, mais il n'ouvre pas la voie au bonheur pour les personnages ; aussi Marguerite de Navarre, ses personnages et ses lecteurs trouvent-ils là un terrain occasionnel de jeu. Les problèmes internes que révèle la réciprocité des sentiments, et les forces externes, qui s'évertuent à limiter voire à empêcher ou réduire cette forme d'union, permettent de rendre compte de l'importance du thème amoureux dans l'œuvre, d'un point de vue narratologique comme idéologique. L'amour n'est pas un élément figé du texte, son apparition, d'une nouvelle

<sup>92</sup> Véronique Duchet-Gavet, « L'Heptaméron et la fiction sentimentale », in Monique Léonard, Xavier Leroux, François Roudaut (dir.), *Le Lent brassement des livres, des rites et de la vie, Mélanges offerts à James Dauphiné*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 254.

<sup>93</sup> Gary Ferguson, « Désagrégation : des "mauvais déboires" de l'amour à l'h/Histoire au féminin », art. cit. p. 45.

<sup>94</sup> « Mais pour conclusion, ce pauvre martyr d'un feu si plaisant, que plus on brule, plus on en veult bruler, cherchoit toujours le moyen d'augmenter son martyre. », *Heptaméron*, p. 245-246.

<sup>95</sup> *Id.*, p. 270.



à l'autre, oscille entre le convenu, l'attendu et la surprise. Les relations amoureuses des différents couples de l'œuvre sont, semblables et différentes, aboutissent toujours à des situations toujours singulières. Pris entre répétitions et variations, le lecteur doit chercher dans ce labyrinthe d'amour non pas à retrouver son chemin, mais à saisir le grisant pessimisme de l'œuvre, qui est à la fois la source du divertissement qu'expérimentent les devisants comme les lecteurs et le fondement d'une réflexion morale de l'œuvre qui ne propose pourtant aucun modèle vertueux prescriptif.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- DE NAVARRE Marguerite, *L'Heptaméron*, édition de Nicole Cazauran, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2000
- ÉRASME, *Le mariage chrétien ou traité dans lequel on apprend à ceux qui se veulent engager dans le mariage ou qui y sont déjà engagez les règles qu'ils doivent suivre pour s'y comporter d'une manière chrétienne*, Claude Bosc, Paris, François Babuty, 1714
- , *Éloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager (éd.), Paris, Robert Laffont, 1992
- FICIN Marsile, *Commentaire sur le Banquet de Platon, De l'Amour / Commentarium in convivium Platonis, De Amore*, Paris, Les Belles Lettres, 2002
- MAROT Clément, *L'Adolescence Clémentine*, François Roudaut (éd.), Paris, Le Livre de poche, [2005] 2018
- THÉMISTIUS, *The Private Orations of Themistius*, Robert J. Penella (trad.) Berkeley, University of California Press, 2000

### Textes critiques

- CAZAURAN Nicole, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Paris, SEDES, 1976
- CÉARD Jean, « Le mariage dans l'Heptaméron de Marguerite de Navarre », in JONES-DAVIES M.-T. (dir.), *Le mariage au temps de la Renaissance*, Paris, Klincksieck, 1993, p. 195-210
- DAUMAS, Maurice, *Le mariage amoureux, Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 2004
- DE REYFF Simone, « Rolandine, ou "Il n'y a pas d'amour heureux" : quelques remarques à propos de la XXIe nouvelle de l'Heptaméron », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°30, 1990. p. 23-35
- DUCHET-GAVET Véronique, « L'Heptaméron et la fiction sentimentale », in LÉONARD Monique, LEROUX Xavier, ROUDAUT François (dir.), *Le Lent brassement des livres, des rites et de la vie, Mélanges offerts à James Dauphiné*, Paris, Honoré Champion, 2009, p.249-265
- FERGUSON Gary, « Désagrégation : des "mauvais déboires" de l'amour à l'h/Histoire au féminin », *Cahiers Textuels*, n°29, 2006, p. 45-57
- FRELICK Nancy, "Love, Mercy, and Courtly Discourse: Marguerite de Navarre Reads Alain Chartier". Consulté le 2 septembre 2020, URL : <https://earlyromance.files.wordpress.com/2010/10/margueritechartier-07-droz.pdf>
- GALAND-WILLMEN Perrine, NASSICHUK John (dir.) *Aspects du lyrisme conjugal à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011
- GARNIER-MATHEZ, Isabelle, « Du conte divertissant à la méditation spirituelle : la vraie et parfaite amour de Rolandine, Explication littéraire d'un extrait de la Nouvelle 21 », in



- BERTRAND Dominique (dir.) *Lire l'Heptaméron de Marguerite de Navarre*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2005, p.107-122
- GARNIER Isabelle, *L'épithète et la connivence, Ecriture concertée chez les Evangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, 2005
- GEONGET Stéphan, « De la théologie des cas perplexes à la casuistique amoureuse dans l'Heptaméron de Marguerite de Navarre », *Cahiers Textuels*, n°29, 2006, p. 123-136
- KASPRZYK Krystyna , « L'amour dans l'Heptaméron, de l'idéal à la réalité », in POMMIER Jean, *Mélanges d'histoire littéraire XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle offerts à Raymond Lebègue par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Nizet, 1969, p. 51-57
- LANGER Ullrich, « L'honneste amitié et le refus du désir dans la tradition morale latine », in LANGER Ullrich, MIERNOWSKI Jean (dir.), *Antéros, Actes du colloque de Madison (Wisconsin) mars 1994*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 99-115
- LEFRANC Abel, « Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance (suite et fin) », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1898, tome 59, p. 712-757
- LEUSHUIS Reinier, « Mariage et "honnête amitié" dans l'Heptaméron de Marguerite de Navarre: des idéaux ecclésiastique et aristocratique à l'agapè du dialogue humaniste », *French Forum*, Vol. 28, n° 1, 2003, p. 29-56
- MARTINEAU Christine, « Le Platonisme de Marguerite de Navarre ? », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*, n°4, 1976. p. 12-35
- ROGER-VASSELIN Bruno « Marguerite de Navarre et le ficinisme dans L'Heptaméron : l'exemple de la Nouvelle 19 », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n°65, 2007. p. 93-110
- SMARIUS Alexander, « La Maîtresse, la Misère et le Mythe: l'étiologie de la *Dura Domina* dans deux Baisers de Jean Second », *Les Cahiers de l'Humanisme*, 2000, p. 69-75

### Complément bibliographique sur le thème amoureux dans l'Heptaméron

- CHARPENTIER Françoise, « A l'épreuve du miroir: Narcissisme, mélancolie et "honneste amour" dans la XXIV<sup>e</sup> nouvelle de L'Heptameron », *L'Esprit Créateur, Writing in the Feminine in the Renaissance / Ecrire au féminin à la Renaissance* Vol. 30, n° 4, 1990, p. 23-37
- DE LAJARTE Philippe, « Amour et passion amoureuse dans L'Heptaméron : perspective éthique et perspective pathologique », in LECERCLE François, PERRIER Simone (dir.), *La Poétique des passions à la Renaissance. Mélanges offerts à Françoise Charpentier*, Paris, Classiques Garnier, 2001, p. 369-387
- FEBVRE, Lucien, « Amour et mariage dans l'Heptaméron », *Amour sacré, amour profane, Atour de l'Heptaméron*, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1944, p. 309-344
- FRELICK Nancy, "Mirroring Discourses of Difference: Marguerite de Navarre's Heptaméron and the Querelle des femmes", *French Forum*, Volume 42, n°3, Winter 2017, p. 375-392
- KEM Judy, « Marguerite de Navarre and the Querelle des femmes », *L'Esprit Créateur*, Volume 57, n° 3, 2017, p. 1-7
- LAZARD Madeleine, « L'infidélité féminine dans l'Heptaméron », in TETEL Marcel (dir.), *Les Visages et les voix de Marguerite de Navarre. Actes du Colloque International sur Marguerite de Navarre* (Duke University), 10-11 avril 1992, Paris, Klincksieck, 1995, p.97-106
- LIAROUTZOS Chantal, « Les médiations du savoir dans l'Heptaméron », *L'information littéraire*, n°52, 2005 (3), p.21-27



- MIERNOWSKI Jan, « La contradiction amoureuse de Marguerite de Navarre. La poétique de la mésentente », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, n°72, 2011. p. 43-51
- STERRITT D. E. L, « Enjeux amoureux et littéraires dans le prologue de l' *Heptaméron* : dans quel jeu sommes-nous tous égaux ? », in LEUSHUI Reinier, ZALLOUA Zahi *Esprit généreux, esprit pantagruélique : essays by his students in honour of François Rigolot*, Genève, Droz, 2008, p.113-121
- TELLE Émile, « La Philosophie de l'Amour de Marguerite de Navarre », *L'Œuvre de Marguerite d'Angoulême reine de Navarre et la Querelle des Femmes*, Toulouse, Imprimerie toulousaine Lion et Fils, 1937, p. 253-298